Daniel FABRE, Jean-Marie PRIVAT, dirs, *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2010, coll. Ethnocritiques, 354 p.

Jacques-Philippe Saint-Gérard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6776>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6776

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 341-342

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gérard, « Daniel FABRE, Jean-Marie PRIVAT, dirs, *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 27 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6776> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6776>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

à transformer, réutiliser ou détourner les armes avant, dans une ultime étape de la guerre, de les abandonner ou de les détruire.

Dans un cadre habituel où « la réalité du champ de bataille relève de l'intransmissible », tout l'intérêt de cet ouvrage consiste donc à montrer que dans le discours savant, dans les témoignages de soldats ou d'officiers, la guerre est exprimée par le truchement de l'objet qui fait de l'homme un soldat. Un tel travail – savant et érudit – n'ayant jamais été entrepris, il faut saluer le brillant essai de François Cochet. L'étudiant y trouvera une mise en perspective historique de l'évolution des armes à travers les âges (du mousquet au fusil prussien de Dreyse, préfiguration des fusils modernes à la mitrailleuse, fusil-mitrailleur ou fusil d'assaut) et de l'adaptation sans cesse renouvelée de l'homme avec son matériel, du soldat avec son outil, le passionné d'histoire ou d'armement une somme érudite sur ce que disent les armes sur les hommes qui les utilisent tandis que l'universitaire ou le militaire trouveront là une synthèse très largement référencée sur l'expérience combattante et la culture de guerre au cours des deux derniers siècles.

Julie d'Andurain

Centre de doctrine d'emploi des forces
Paris-Sorbonne
julie.andurain@gmail.com

Daniel FABRE, Jean-Marie PRIVAT, dirs, *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie.*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Ethnocritiques, 2010, 354 p.

Il est difficile d'aborder le XIX^e siècle sans prendre conscience du foisonnement des questions sur l'homme qui l'ont traversé. De la *Société des observateurs de l'homme* (1799-1804), fondée par Roche-Ambroise Sicard, Louis-François Jauffret et Joseph de Maimieux à la chaire des « religions des peuples sans civilisation » de la 5^e section de l'École pratique des hautes études, dévolue en 1901 à Marcel Mauss, en passant par l'ouverture, en 1878, du Musée d'ethnographie du Trocadéro, ce siècle n'a cessé de placer l'homme et ses activités au centre d'un dispositif d'appréhension du sens de ses actions. Et l'on est heureux de saluer aujourd'hui la publication du présent ouvrage qui offre une remarquable approche des débuts de cette discipline. Un important préambule panoramique et synthétique de Daniel Fabre (« D'une ethnologie romantique », pp. 5-75) introduit le volume. Cette majestueuse ouverture permet au lecteur non spécialiste de

dégager les grands axes de réflexion ayant mené à la constitution de l'objet ethnologique, et au lecteur spécialiste de fixer les questions cardinales qui en ont orienté le développement : comment décrire les différences ? Quels rapports entretiennent traditions orales, langues et culture ? La découverte de cultures étrangères induit-elle une remise en cause critique de la culture française à l'heure de la transition traumatique entre Lumières et Romantisme ? À la suite, cinq sections permettent de balayer un large secteur de ces problématiques que d'autres volumes de la même collection sont ultérieurement appelés à explorer plus en profondeur.

Dans *Encyclopédies du divers*, la première de ces sections, Jean-François Courouau propose une clairvoyante étude de la représentation de la langue occitane dans le *Mithridates* de Johann C. Adelung et Johann S. Vater (1809), qui met bien en évidence l'importance dévolue dans ce volume à une histoire linguistique de la France dans laquelle la langue méridionale se caractérise par une pureté (elle n'a pas souffert des invasions franques et de la chute du royaume wisigothique, p. 88) sur laquelle a pu se constituer la langue des troubadours. On pourrait éventuellement regretter que, dans cette foisonnante réflexion, mention ne soit pas faite des pages que Jürgen Trabant a consacrées au *Mithridates* dans sa *Kleine Geschichte des Sprachdenkens, Mithridates im Paradies* (München, Verlag C.H. Beck, 2003, pp. 236-239) qui replacent le travail de Johann C. Adelung dans le cadre général de la pensée « linguistique » de l'époque.

Daniel Fabre (pp. 103-128) consacre ensuite un important article à ce grand négligé de l'histoire de la philologie française qu'est Francisque Michel. En assurant à ce dernier une palingénésie très bien documentée, l'auteur nous permet de mieux comprendre un personnage complexe et de mieux appréhender la portée de son riche engagement scientifique par-delà toutes frontières de valeur : des textes fondateurs d'un ancien français aux troubles séductions de l'argot en passant par les énigmes dangereuses de la langue basque. Et l'on ne peut que se réjouir de cet éclairage novateur. Une seconde section s'intitule « Les prismes du voyageur » et permet de prendre la mesure des effets de décentrement que procure le voyage au XIX^e siècle. Noël Barbe (pp. 131-164) étudie en contraste le voyage des Lumières et le voyage romantique. En opposant un érudit breton, Joseph-Marie Lequinio de Kerblay (1755-1814) et le plus célèbre Nodier (1781-1844), ou un voyage dans le Jura et des voyages en Illyrie, en Écosse, au Mont-Blanc et en bien d'autres

lieux, l'auteur nous convie à mesurer toute la distance séparant deux conceptions distinctes de « ce qui fonde ou doit fonder un collectif humain » (p. 159), deux univers d'observation et d'analyse que sépare la fracture révolutionnaire. Philippe Martel, pour sa part, choisit de confronter Coquebert de Montbret et Antonio Joanne autour de sa thématique principale de recherche : la représentation du « Midi ». Cette confrontation montre que, finalement, entre ces deux termes, une représentation du « Midi » et des Méridionaux n'a guère changé dans ses stéréotypes et ses clichés, dont l'auteur se demande avec pertinence si ces « chromos » ne sont pas destinés à « conjurer l'émergence, dans le regard scientifique, de regroupements intermédiaires, de blocs compacts et relativement cohérents qui se distingueraient au sein de l'espace et de la société française » (p. 188), porteurs latents d'un danger d'éclatement. Une troisième section, « Le grand parler », traite des rapports de la littérature orale avec une certaine mythologie culturelle propre à chaque espace régional identifié. C'est ainsi que Xavier Ravier (pp. 195-210), dans un article repris d'une communication faite à Pau en 1994, évoque les *Légendes des Hautes Pyrénées* d'Eugène Cordier (1878) et que Faïch Postic étudie la littérature orale en Bretagne entre vision romantique et science nouvelle de l'édition philologique des textes de littérature populaire (pp. 211-232). Dans les deux cas, ces contributions témoignent de la difficulté qu'ont eue les littératures populaires à se hisser au niveau d'une reconnaissance sincère de la part des détenteurs du savoir scientifique de l'époque, lequel, chez Paul Meyer comme chez Gaston Paris ou François-Marie Luzel, ne peut se concevoir sur le déni des premiers travaux de Fauriel, Paulin Paris ou Ferdinand Wolf. C'est donc tout naturellement qu'une quatrième section aborde la question du « Peuple romanesque » et de la représentation littéraire « romantisée » du monde des campagnes.

Claudie Voisenat rappelle l'importance de l'influence exercée sur George Sand par Amélie Bosquet, auteure en 1845 d'une *Normandie romanesque et merveilleuse*, transformant l'approche statistique, condescendante et souvent critique des faits régionaux développée par les érudits du début du siècle en une reconnaissance sensible qui sera la passerelle grâce à laquelle ces données permettront l'invention d'un folklore romanesque français. Dans « *La Mare au diable* ou comment faire le populaire », Jean-Marie Privat démontre la présence d'une polyphonie culturelle inattendue dans l'œuvre de George Sand. En effet, chez cette romancière,

la tension d'une écriture ethnographique à visée réaliste entre en contradiction avec celle des enjeux politiques et esthétiques ; de cette contradiction, l'année même où William Thoms (1846) avance le terme de « folklore », résultent la complexité de lecture du roman et l'ambiguïté de ses témoignages. La cinquième et ultime section du volume s'intitule « L'exil et le royaume » et nous permet, à travers Frédéric Mistral et Victor Segalen, d'enjamber les siècles. Dans le premier, Philippe Gardy interroge le sens du « retour au mas », c'est-à-dire des différentes occasions dans lesquelles le jeune écrivain, éloigné pour telle ou telle raison d'éducation ou d'intérêt (Saint-Michel de Frigolet, Avignon, Nîmes, Aix), a repris le chemin de son origine au Mas du Juge à Maillane. À cet égard, il introduit très justement une opposition forte entre Frédéric Mistral et cette autre figure d'un attachement profond au lieu natal qu'est Ernest Renan. Tandis que ce dernier se sépare de Tréguier « tout en demeurant fidèle à son souvenir » (p. 315), Frédéric Mistral ne cesse de regagner Maillane pour en recomposer la perte dans sa vie et son œuvre. Il revient enfin à Claude Reichler de clore ce volume en évoquant Victor Segalen et la représentation des mondes disparus (pp. 321-337). En s'appuyant notamment sur les pages que Victor Segalen, dans divers ouvrages, a consacrées à Paul Gauguin et à la culture maïori, par le biais d'une étude stylistique très fine de l'emploi des comparaisons, l'auteur montre qu'il y a là une « mise en œuvre littéraire de la compréhension qu'a Victor Segalen de cette culture » (p. 334), fondée sur le jeu spéculaire du comparé et du comparant par lequel l'identification et l'image se trouvent en permanente dialectique.

La richesse informative et analytique d'un tel volume n'échappera pas à la clairvoyance de notre lecteur : l'ethnographie y est revisitée dans ses fondements originaires romantiques et nous apparaît décidément comme une ouverture nouvelle de l'esprit humain sur un monde nouveau. Chacune des contributions de ce volume étant suivie de sa propre bibliographie, l'index terminal des noms cités dans l'ouvrage s'avère un instrument très utile de repérage qui contribue à faire de ce livre un instrument de référence. Ajoutons que sa réalisation matérielle est également soignée. Et nous aurons là une véritable réussite éditoriale.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CERES, université de Limoges
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr